

rer tant de qualités aimables. C'est ce qui m'a fait hésiter jusqu'à présent à lui faire l'aveu qu'il voudroit m'arracher ; aveu qui l'auroit sans doute flatté, mais dont j'aurois été peu satisfaite, parce qu'il n'auroit exprimé que ce que je sens, & que j'aurois voulu qu'il exprimât bien davantage. Je conçois, ma chère sœur, je vois tout ce que je perdrais s'il venoit à se rebuter ; jamais je ne pourrois m'en consoler, & cependant je ne sens point en moi tout le courage qu'il faudroit pour empêcher un tel malheur ! Combien de fois, en son absence, me suis-je reproché de l'aimer foiblement ! Pourquoi donc la nature ne m'a-t-elle pas formée aussi tendre, aussi sensible que toi ? . . Mes sentimens, sans doute, auroient été aussi vifs que les tiens. Ainsi tu vois, ma chère *Hortense*, que mon âme n'est pas plus tranquille que la tienne. Mais si je pouvois aimer comme toi, mon cœur ne seroit point troublé par toutes les chimères qui tourmentent le tien. Je croirois outrager mon amant en le soupçonnant de la moindre légèreté. Et, s'il étoit possible qu'il manquât ou de sincérité ou de constance, je serois infiniment plus affectée de le savoir coupable que de la perte de son cœur. A ces mots *Lisidor*, transporté de plaisir, laissa échapper une exclamation d'autant

d'autant plus vive , qu'il avoit souffert plus long-temps pendant le cours de cet entretien. Les deux sœurs accoururent au bruit , & furent extrêmement surprises de trouver-là *Damis* & *Lisidor*. Très-sûres d'avoir été entendues , elles rougirent , *Julie* de l'aveu de sa défaite , *Hortence* de ses transports. Nos deux amans , de leur côté , laissèrent éclater , l'un l'excès de sa reconnoissance , l'autre les plus tendres reproches sur des soupçons qu'il étoit sûr de n'avoir point mérités. Mais leur cause étoit trop pardonnable pour que la paix ne se fît pas bientôt entre eux. Les promesses mutuelles d'une constance & d'une sincérité à toute épreuve achevèrent l'union des quatre amans qui , quelques jours après , fut rendue indissoluble de l'aveu de leurs familles , & combla leur félicité.



*ODE couronnée au jugement de l'Académie,  
des Jeux Floraux de TOULOUSE, 1767.*

*LA GRANDEUR DE L'HOMME.*

**Q**UAND Dieu, du haut du ciel, a promené  
sa vue

Sur ces mondes divers semés dans l'étendue,  
Sur ces nombreux soleils brillans de sa splendeur;  
Il arrête ses yeux sur ce globe où nous sommes,  
Il contemple les hommes,  
Et dans notre âme enfin va chercher sa grandeur.

Apprens de lui, mortel, à respecter ton être.  
Cet orgueil généreux n'offense point ton maître:  
Sentir ta dignité c'est benir ses faveurs,  
Tu dois ce juste hommage à sa bonté suprême;  
C'est l'oubli de toi-même,  
Qui, du sein des forfaits, fit naître tes malheurs.

Mon âme se transporte aux premiers jours du  
monde. . . .

Est-ce là cette terre aujourd'hui si féconde ?  
Qu'ai-je vu ? des déserts, des rochers, des forêts.  
Ta faim demande au chêne une vile pâture;  
Une caverne obscure,  
Du Roi de l'univers, est le premier palais.

Tout naît, tout s'embellit sous ta main fortunée :  
 Ces déserts ne sont plus, & la terre étonnée,  
 Voit son fertile sein ombragé de moissons.  
 Sous ces vastes remparts quel pouvoir invincible,  
 Dans un calme paisible,  
 Des humains réunis endort les passions ?

Le commerce t'appelle au bout de l'hémisphère.  
 L'océan, sous tes pas, abaisse sa barrière ;  
 L'aiman, fidèle au Nord, te conduit sur les eaux.  
 Tu fais l'art d'enchaîner l'aquilon dans tes voiles ;  
 Tu lis sur les étoiles  
 La route que le Ciel prescrit à tes vaisseaux.

Séparés par les mers, deux continens s'unissent ;  
 L'un de l'autre étonnés, l'un de l'autre ils jouissent.  
 Tu forces la nature à trahir ses secrets :  
 De la terre au soleil tu marques la distance ;  
 Et des feux qu'il te lance,  
 Le prisme audacieux a divisé les traits.

Tes yeux ont mesuré ce ciel qui te couronne ;  
 Ta main pèse les airs qu'un long tube emprisonne ;  
 Sa foudre menaçante obéit à tes loix.  
 Un charme impérieux, une force inconnue,  
 Arrache de la nue  
 Le tonnerre indigné de descendre à ta voix.

O prodige plus grand ! ô vertu que j'adore !  
 C'est par toi que nos cœurs s'ennoblissent encore.

52 MERCURE DE FRANCE.

Quoi ! ma voix chante l'homme ! & j'ai pu l'oublier ;  
Je célèbre avant toi . . . pardonne , beauté pure ,  
Pardonne cette injure ,  
Inspire-moi des sons dignes de l'expier.

Mes vœux sont entendus ; ta main m'ouvre ton  
temple :

Je tombe à vos genoux , héros que je contemple ;  
Pères , époux , amis , citoyens vertueux.

Votre exemple , vos noms , ornement de l'his-  
toire ,

‘Consacrés par la gloire ,  
Elèvent jusqu'à vous les mortels généreux.

Là , tranquille au milieu d'une foule abattue ;  
Tu me fais , ô *Socrate* , envier ta ciguë.

Là , c'est ce fier Romain , plus grand que son  
vainqueur ,

C'est *Caton* , sans courroux , déchirant sa blessure ;  
Son âme libre & pure

S'enfuit , loin des tyrans , au sein de son auteur.

Quelle femme descend sous cette voûte obscure ?

Son père , dans les fers , languit sans nourriture ;

Elle approche . . . ô tendresse ! amour ingénieux !

De son lait . . . se peut-il ? . . . oui , de son propre  
père

Elle devient la mère ;

La nature rompée applaudit à tous deux.

E

l'oublier,  
c'est par,

re cou

uple,

l'air

,

## JUILLET 1767. 33

Une autre femme , hélas ! près d'un lit de tristesse,  
Pleure un fils expirant , seul bien de sa vieillesse.  
Il légue à son ami le droit de la nourrir :  
L'ami tombe à ses pieds , & , fier de son partage ,  
    Bénit son héritage ,  
Et rend grace à la main qui vient de l'enrichir.

Et si je célébrois , d'une voix éloquente ,  
La vertu couronnée & la vertu mourante ,  
Et du monde attendri les bienfaiteurs fameux ,  
Et *Titus* , qu'à genoux tout un peuple environne ,  
    Pleurant aux pieds du trône  
Le jour qu'il a perdu sans faire des heureux !

Oui , j'ose le penser , ces mortels magnanimes  
Sont honorés , grand Dieu , de tes regards su-  
    blimes.

Tu ne négliges pas leurs illustres destins.  
Tu daignes t'applaudir d'avoir formé leur être ;  
    Et ta bonté , peut-être ,  
Pardonne , en leur faveur , au reste des humains.



---

 LETTRE à Mlle THOMASSIN.

J'AI lu, Mademoiselle, avec un singulier plaisir, votre lettre à M. *Désormeaux*, insérée dans le *Mercure* de Mai, en remerciement de l'hommage qu'il vous a fait des trésors de sa plume. Cet hommage, quoi que vous en disiez, Mademoiselle, vous étoit dû à plus d'un titre. Vous êtes tout à la fois une Muse & une Amazône. Ah ! si jamais la France admet des femmes sous ses étendards, sûrement, Mademoiselle, vous aurez le commandement de ce beau corps de troupes ; ce grade est bien dû à votre courage & à l'ancienneté de votre Maison. Alors je vous demanderois l'honneur de servir sous vos ordres, & je vous dirois :

O nymphe de haut parentage,  
 Point n'ai le brillant avantage  
 De sortir, comme vous, d'une illustre Maison,  
 Mais n'en prenez aucun ombrage :  
*Avec du zèle & du courage,*  
*Le bras n'est-il pas toujours bon ?*

Cependant, Mademoiselle, pour que ma valeur ne vous fût pas suspecte, je

vous dirois que je suis née dans une ville de guerrè (1) qui n'a jamais été prise, que le Chevalier *Bayard* a défendue, & dont les habitans sont assez braves pour se garder souvent eux-mêmes. Je vous dirois encore que je suis née dans une ville voisine des plaines de *Rocroi* ; que j'ai été bercée avec le nom du *grand Condé*, & du Chevalier *sans peur & sans reproche* ; que ma nourrice égaya mon enfance des chants consacrés à leurs victoires ; & qu'enfin la bravoure s'est glissée dans mes veines avec le lait. Je dirois, sur-tout, qu'un Chevalier *Cauffon* ( ainsi s'écrivoit notre nom par les auteurs Bretons du temps ) s'est si fort signalé dans une descente en Angleterre, que le Père *Daniel* en a conservé la mémoire dans les fastes de la patrie. Je n'oublierois pas non plus de vous raconter, pour dernière preuve de mon humeur martiale, qu'un C. . . moins célèbre, mais autant orateur que le Père *Fidèle*, nous disoit un jour, en prononçant le panégyrique de notre illustre défenseur, qu'il étoit agréable pour lui d'avoir à décrire des exploits militaires en présence d'un auditoire dont les hommes étoient des *Bayards*, les femmes des *Bayardes*, & les enfans des *Bayardaux*.

(1) Mézières, sur Meuse.



56 MERCURE DE FRANCE.

J'espère, Mademoiselle, qu'avec ces titres, tous foibles qu'ils sont, vous me permettriez de suivre vos traces & de cueillir une feuille de vos lauriers. Déjà je vous suis dans une autre carrière ; vous faites de bons vers, & je m'amuse à rimer foiblement.

*Ma voix, ma foible voix osa pourtant un jour  
Chanter des noms ( 2 ) fameux & chers à notre  
amour.*

Vous m'inspirez votre zèle,  
O nouvelle *Talesiris* !  
Donnez-moi, *Sapho* nouvelle,  
La grâce touchante & belle  
Qui décore vos écrits.

Pardonnez, Mademoiselle, la témérité que j'ai de vous écrire sans avoir l'avantage d'être connue de vous. Mais votre lettre a fait sur mon imagination la même impression qu'a faite sur la votre l'histoire du *grand Condé*.

J'ai l'honneur, &c.

( 2 ) Des vers sur le mariage de M. le Prince de Lamballe.

COSSON DE LA CRESSONNIÈRE.

A Paris, le 25 de mai 1767.

LE mot de la première énigme du premier volume du Mercure de juillet est les *fauteuils*. Celui de la seconde est la *chaufferette*. Celui du premier logogryphe est la *chaîne* ; dans lequel on trouve *haine*, *Cain*, la *Chine* & *Chien*. Et celui du second est  *Mercure* , considéré sous six divers rapports ; sçavoir, comme Mercure de France ; ensuite, parmi les minéraux, comme *vis-argent*, ou autrement *mercure*, & comme remède : de plus, comme dieu de la fable ; comme une des sept planettes ; & , en divisant le mot, on y trouve encore, d'une part, *mer*, & de l'autre, *cure*, guérison.

E N I G M E.

O N me trouve fort bon pendant un certain  
temps ;

Alors je suis fêté des petits & des grands ;  
Mais lorsque le printemps ramène l'hirondelle ;  
Ils me laissent tous là , pas un ne m'est fidelle :

Mon bisarre tempérament

Est cause de ce changement.

Quand tout le monde a chaud, je suis froid comme  
glace ;

Mais lorsque du zéphir Borée a pris la place :

C v

## 58 MERCURE DE FRANCE.

Je me sens tout d'un coup saisi d'une chaleur  
Qui de mes courtisans me ramène le cœur.

*Par M. l'Abbé DUMAS.*

---

### A U T R E.

**J**E suis un bien inestimable,  
Qui ne paroît pas desirable  
A ceux qui ne m'ont pas reçu,  
Ni même à ceux qui m'ont perdu.

*Par M. BAUCHERON DE L'ÉCHEROLLES.*

---

### ÉNIGME-LOGOGRAPHIQUE.

**N**ous sommes plusieurs Demoiselles  
Qui rimons à ce premier vers.  
Cinq filles bien d'accord entre elles  
D'étonnement frapperoient l'univers ;  
Aussi ne le sommes-nous guères :  
Ce qui suit vous le fera voir.  
Car si l'une veut blanc , deux autres veulent noir  
Pour contréquarrer la première ;  
Une autre verd , le brun aussi  
Par la cinquième est choisi.

Mais , sans doute , feu notre père  
 Voulut ; en nous formant ainsi ,  
 Nous faire distinguer en notre caractère.  
 Malgré notre désunion,  
 Trois de nous gardons la maison ,  
 Et nos sœurs , au bout de la rue ,  
 Sans cesse font le pied de grue.  
 Nous n'en dirons pas la raison ,  
 Car trop jaser n'est ici de saison.  
 En un mot , pour nous voir ensemble ,  
 En Touraine allez-nous chercher ,  
 Ou bien tâchez de rencontrer  
 Le genre d'animal qui toutes nous rassemble.

---

A U T R E.

**J**E vais, mon cher lecteur, te donner de la peine,  
 Et mettre , pour le coup , ton esprit à la gêne ;  
 Car , pour dire le fond de ce que je parois ,  
 Me montrant même à nud , oui je te tromperois.  
 Voici pourtant la voie où tu pourrois connoître  
 Qui je suis, d'où je sors & mon véritable être.  
 Mon genre est décidé , par *Restaut* , féminin ,  
 Quoiqu'au grand apparat il y soit masculin.  
 J'ai neuf pieds bien complets que tu peux , à ta  
 guise ,  
 Séparer , retourner sans qu'on s'en scandalise.

## 60 MERCURE DE FRANCE.

Mon nom te fournira un être glorieux,  
Qui nous suit, nous dit-on, en tout temps, en  
tous lieux ;

Je défigure tout, j'embellis, je transpose,  
Et mon goût favori c'est la métamorphose.  
Tu trouveras dans moi un cri qui te fait peur ;  
Un mal qui vient d'un chien, & mortel, par mal-  
heur ;

Un agrès de marine ; une note en musique ;  
Un réservoir dont l'eau peut donner la colique ;  
Le mot qu'a leur nourrice adressent les enfans ;  
Les principes d'un art qui flatte un de nos sens ;  
Un sujet peu connu des matérialistes ,  
Et qu'ont les Protestans & les Anabaptistes ;  
Un magasin mi-clos, utile aux campagnards ;  
Qui leur met à l'abri harnois, bois, paille &  
chars ;

Ce qui t'indiquera ce qu'il faut d'abord faire-  
Si, par malheur, tu viens à choir dans la rivière ;  
Ce qui, de tous les temps, fut perfide aux humains ;  
Un des noms que portoient trois pieux Souverains ;  
Ce que tu vois en blanc à gauche de la page ;  
Ce qui du rossignol enchante sous l'ombrage ;  
Ce qui fleurit ton teint & te fait exister ;  
Ce qu'on voudroit pouvoir à jamais oublier ;  
Ce qu'on fait quelquefois en jouant au cadrille ;  
Une ville de France, une autre de Castille ;  
Une drogue qu'on dit produire un grand effet,  
Qui nous vuide le corps ainsi que le gouffet ;

J U I L L E T 1767. 61

Le nom d'un quadrupede illustre dans l'histoire ,  
Et dont les Philistins maudirent la mâchoire.  
J'ai retourné , je crois , & retourneras-tu  
Mes neuf pieds en tout sens, autant que je l'ai pu ;  
C'est à toi maintenant de creuser ta cervelle  
Pour deviner le mot d'après ma kirielle.

*Par M. J. D. L.*

---

---

## LA BERGERE CRUE INFIDELLE ,

### P A S T O R A L E .

*Air : Quoi , vous partez sans que rien , &c.*

**A** mon destin ne portez plus envie ,  
Nymphes des bois , apprenez mes malheurs :  
Non , mon berger n'a point perdu la vie ;  
Mais il me quitte , & se rit de mes pleurs !  
A mon destin ne portez plus envie ,  
Nymphes des bois , apprenez mes malheurs !

Jamais douleur ne fut plus légitime ,  
Mes chers moutons , tout est changé pour nous ;  
Quoiqu'innocens , nous serons la victime ,  
Moi , de l'amour , vous , peut-être des loups .  
Jamais douleur ne fut plus légitime ,  
Mes chers moutons , tout est changé pour nous .

## 62 MERCURE DE FRANCE.

Sur un soupçon mon amant me délaisse ;  
En me fuyant l'ingrat veut donc ma mort ;  
Pour lui jamais je n'eus plus de tendresse ;  
Trop tard , peut être , il conhoitra son tort.  
Sur un soupçon mon amant me délaisse ;  
En me fuyant l'ingrat veut donc ma mort.

A son retour , loin d'essuyer mes larmes ,  
Il ne se plaît qu'à combler ma douleur.  
*Tircis* , absent , me causoit mille alarmes ;  
*Tircis* , présent , me déchire le cœur.  
A son retour , loin d'essuyer mes larmes ,  
Il ne se plaît qu'à combler ma douleur.

Peut-il me croire infidèle & parjure ,  
Quand de mes feux tout l'assure en nos bois ?  
Quand de mes cris j'attriste la nature ,  
Lui seul est-il insensible à ma voix ?  
Peut-il me croire infidèle & parjure ,  
Quand de mes feux tout l'assure en nos bois ?

Quelle est l'ardeur que la mienne n'efface ?  
Jamais , amour , suivit-on mieux ta loi ?  
Jeunes beautés , osez briguer ma place ;  
Mais apprenez à l'aimer comme moi.  
Quelle est l'ardeur que la mienne n'efface ?  
Jamais , amour , suivit-on mieux ta loi ?

L'ingrat déjà chante une autre maîtresse ;  
Sans le hair , je déteste l'amour.

Ah ! puisqu'enfin j'ai perdu sa tendresse ,  
 Sans doute encor je dois perdre le jour !  
 L'ingrat déjà chante une autre maîtresse ;  
 Sans le hair , je déteste l'amour.

Par Mlle THOMASSIN.

MADRIGAL sur la pastorale précédente.

HIER, en lisant ces beaux vers  
 A deux amis : deux sentimens divers  
 Les partagèrent sur l'ouvrage.  
 L'un s'écrioit : Il est divin ;  
 C'est de *Deshouliere* , je gage.  
 Ah ! dit l'autre ; j'en fais hommage  
 A l'aimable de *Thomassin*.  
 Moi, qui sçavois tout le mystère,  
 Les juge ainsi : Messieurs , le débat est heureux  
 L'un dit, c'est *Thomassin* : l'autre, c'est *Deshouliere*.  
 Vous avez gagné tous les deux.

Par M. DE ROSAI.





---

ARTICLE II.  
NOUVELLES LITTÉRAIRES.

---

*ÉLOGE historique du Révérend Père  
MARIN, Minime.*

**L**É R. P. *Michel Ange Marin* vit le jour à Marseille, le 23 décembre 1697, d'une bonne famille, qui se prétend noble & originaire d'Italie, qui joignoit les dons de la grâce aux avantages de la fortune. Ses parens n'oublièrent rien pour former son esprit dans les sciences & son cœur dans la vertu. La pénétration de son génie & un instinct secret qui le portoit au bien, le rendirent susceptible de toutes les instructions qu'on lui donna. Il aima la vertu dans un âge, où c'est beaucoup de la connoître.

Il connut de bonne heure les égaremens du monde; & pour s'en préserver, il entra à seize ans dans l'ordre des Minimes. Il fit son noviciat à A. x, avec une ferveur angélique; & après l'année d'épreuve, il prononça ses vœux, non en esclave qui se lie,

mais en soldat courageux, qui se prépare au combat. D'Aix il fut envoyé à Avignon pour y faire ses études de philosophie & de théologie. Il y donna des preuves non équivoques de sa piété & de ses talens. Dans les différentes thèses qu'il soutint en public, il fit admirer sa modestie autant que la solidité de son esprit. Il fut beaucoup applaudi & n'en fut que plus humble.

A peine eut-il été élevé au sacerdoce, que la Provence fut affligée de la peste. Pendant le temps que dura ce fléau, les Minimes d'Avignon furent enfermés dans le couvent des grands Carmes, le leur servant d'hôpital aux pestiférés. Ce fut pendant ces jours de désolation, que le Père *Ma*in jouissant de tout son loisir, se perfectionna dans la science des Saints. il médita l'Écriture Sainte; il lut les Pères; il étudia le droit canonique, la théologie morale & la chronologie sacrée. Pour se distraire de l'idée des malheurs qui l'environnoient, il s'amusa à versifier en françois & en provençal; mais il attachoit si peu d'importance aux fruits de son génie poétique, qu'à l'exception de quelques-unes de ses pièces qui ont été imprimées, les autres ont été totalement anéanties.

Lorsque la peste eut cessé ses ravages, il fut chargé d'enseigner à ses jeunes confrères

res la philosophie & la théologie. Il remplit cet emploi épineux pendant plusieurs années avec le zèle d'un saint & le succès d'un théologien consommé. L'étude des belles-lettres avoit pour lui des charmes touchans. Il fut tenté plusieurs fois de les cultiver, pour s'ouvrir un chemin à une réputation plus brillante, que celle que l'on acquiert dans les écoles; mais il rougit bientôt de cette foiblesse. Il fit une retraite dans laquelle il demanda à Dieu d'éloigner de lui tout ce qui pouvoit mettre obstacle à son salut. Sa prière fut exaucée; il n'eut plus de goût pour le bel esprit; & dès-lors il écrivit avec la même modestie qu'il pensa. Sa maxime étoit de ne mettre dans ses paroles & dans ses écrits, que le degré d'esprit qui étoit nécessaire pour le but qu'il s'y proposoit. Il craignoit toujours que les fleurs n'étouffassent les fruits.

Les exercices de la mortification joints aux travaux du cabinet & de la chaire, altérèrent de bonne heure un tempérament naturellement délicat. Il fut affligé d'un vornissement de sang, qui lui dura dix-huit ans. Il sentit plus que jamais qu'il falloit renoncer à toute gloire passagère, pour travailler à mériter l'immortelle. Il se consacra à l'étude de la langue hébraïque, & se mit en état de prêcher la controverse aux

Juifs d'Avignon. Il en ramena quelques-uns, & il se fit respecter & aimer de tous. Sa foible poitrine ne pouvant fournir cette carrière, il forma un Capucin de ses amis pour le remplacer.

Ayant aussi renoncé à la prédication, il se dévoua entièrement à la conduite des âmes. L'éclat de sa piété affectueuse & tendre, la douceur de son caractère, l'étendue de ses lumières, lui méritèrent bientôt la confiance des grands & des petits, des gens du monde & des personnes religieuses. Ce fut sur-tout dans la direction des couvens, dans cette direction si pénible & si délicate, qui demande le caractère le plus conciliant & l'humeur la plus patiente, qu'il réussit le mieux. Mais il ne négligeoit aucun des autres devoirs du ministère. Il répandoit secrètement le pain de la parole; il assistoit les veuves & les orphelins; il consoloit les malades & les mourans; il instruisoit les riches & il nourrissoit les pauvres. Ce fut pour les différentes personnes qui s'adressoient à lui de tout état & de toute condition, qu'il composa la plupart des ouvrages qui ont illustré sa vieillesse.

I. Conduite de la sœur *Violet*, dé-  
cédée en odeur de sainteté à Avignon,

1 vol. in-12

68 MERCURE DE FRANCE.

- II. *Adelaïde de Vitzburi*, ou la pieuse Pensionnaire, 1 vol. in-12.  
III. La parfaite Religieuse, 1 vol. in-12.  
IV. *Virginie*, ou la Vierge chrétienne, 2 vol. in-12.  
V. La vie de Solitaires d'Orient, 9 vol. in-12. ou 3 in-4<sup>o</sup>.  
VI. Le Baron de *Van-Hesden*, ou la république des incrédules, 5 vol. in-12.  
VII. *Théodule*, ou l'enfant de bénédiction, 1 vol. in-16.  
VIII. La *Farfalla*, ou la comédienne convertie, 1 vol. in-12.  
IX. *Agnès de Saint-Amour*, ou la fervente novice, 2 vol. in-12.  
X. *Angélique*, ou la Religieuse selon le cœur de Dieu, 2 vol. in-12.  
XI. La Marquise de *Lofyalientes*, ou la Dame chrétienne, 2 vol. in-12.  
XII. Retraite pour un jour de chaque mois, 2 vol. in-12.

Ces différens ouvrages composés dans l'espace d'environ 20 années, déposent en faveur de l'heureuse facilité d'imagination qui animoit le P. *Marin*. Elle étoit extrême. Plein de l'esprit de Dieu, né avec un cœur sensible & un esprit solide, nourri de la lecture des livres saints, les pensées & les sentimens couloient de sa plume comme d'une source abondante. La plupart de ses

Livres ont l'avantage inestimable de rendre les préceptes piquans en les joignant à des faits agréables. La morale y est en action : la vertu y est presque toujours intéressante. L'auteur fait présenter les vérités de la religion d'une manière qui frappe & qui touche le lecteur, & qui porte la lumière dans l'esprit & l'onction dans le cœur. On lui a reproché d'être trop diffus ; mais on ne fait pas attention que ce qui seroit un défaut dans un ouvrage philosophique, où il faut être précis ; n'en est pas un dans un ouvrage ascétique, qui demande un style plus abondant. *Fénelon* ne s'avisa jamais de prendre *la Bruyère* pour modèle dans ses livres de dévotion.

Le Père *Marin* avoit craint d'être connu ; & il eut malgré lui un nom aussi célèbre que chère & respectable. Ses confrères lui rendirent justice ; il fut élu quatre fois provincial, & tout son ordre instruit de la douceur de son gouvernement & assemblé à Lyon en 1758, le desiroit pour chef : mais il ne voulut jamais se rendre à ses empressements. Sa mauvaise santé fut le prétexte de son refus & le voile de son humilité : vertu d'autant plus grande en lui, que son nom étoit plus répandu. Il étoit en commerce de lettres avec la plupart des Evêques & des Archevêques de France ;